

*Indice*

*Textes et dessins érotiques*

*Pandémonium*



*Métro - Boulot - Dodo*

*Colin-Maillard*

*L' Ecorcheur*

*Le Marin*

*Soledad*

*Chiennue*

*La Soufrière*

*Retour de Flamme*

## *Métra - Boulot - Dada*

Je m'installe sur la banquette, mon sac à dos calé entre mes genoux, je prends toute la place, ou presque, autant que je le peux du moins. Pour une fois que je prends le métro en plein après-midi, il n'est pas bondé, j'en profite et je me rends compte à quel point ce moyen de transport est facile, pratique, rapide. Un coup de pouce et je chanterai presque une pub pour la RATP. J'ouvre ma revue et me plonge dans une nouvelle de SF, je ne descends qu'au terminus.

Il ne me faut pas plus de cinq ou six minutes, deux ou trois stations, pour prendre conscience d'un homme assis en face de moi. Pas tout à fait, il est assis sur la banquette qui me fait face, mais à la place opposée, en oblique. La main sur son pantalon. C'est vraiment inélégant, cette manie des hommes de se gratouiller en permanence quelque chose dans cette région : le cul, les couilles, la verge, voir de se saisir de tout l'appareillage. Et ce quelque soit la tenue ou la situation. J'ai même vu mon chef, au bureau, agripper allègrement une orpheline, la main dans la poche, et gratter vivement. Je ne m'y ferai jamais.

Sauf que celui-ci, il ne se gratte pas. Il se masturbe. Il regarde par la fenêtre et se caresse doucement, mais sûrement, enfin je veux dire : efficacement. Et ce n'est pas vraiment par la fenêtre qu'il regarde. Ce qu'il mate, c'est mon reflet dans la vitre.

Je me lève vivement, la rame est déserte, je lui siffle au visage. "Il y a des professionnelles pour ça. Plus efficace et moins voyant." Il est surpris mais ne se démonte pas. "Je n'ai pas les moyens". "Je ne crois pas non plus que vous aurez les moyens quand les flics vous tomberont dessus, l'amende est plutôt salée." Le train entre en station j'ouvre la porte, lance un "Pauvre type". Et monte dans le wagon suivant.

Je pourrais aussi écarter les jambes, laisser remonter ma jupe sur mes cuisses et guetter son regard. Le mater pendant qu'il tourne la tête, pour me fixer franchement cette fois. Afficher un sourire narquois et une main faussement baladeuse. Laisser ses yeux s'allumer, sa verge grossir encore. Et décamper au prochain arrêt.

Finalement, je change de place, lui tournant le dos. Il se lève et sort quand le métro s'arrête. Je suis partagée entre l'amusement et la colère, est-ce le même genre d'individu qui s'attaque aux gamines ?

Comme toujours quand je fais du shopping, je fantasme, je revois, je vis de nouveau nos scènes, nos jeux. Cette fois là, je savais que je t'avais poussé à bout. J'avais cherché ma punition, je l'avais même réclamée. Tu m'avais promis une correction à la mesure de mon esclavage, mon maître, mais je ne t'avais pas crû.

Tu m'as ordonné de te suivre dans notre chambre, de me déshabiller, de me placer à quatre pattes sur le lit. Je fus surprise de ce ton, mais encore plus de ta rapidité à exécuter la sentence. D'abord, tu me passas le collier, puis tu choisis la laisse en cuir. La plus fine, la plus douloureuse, ma préférée. J'ai entendu le mousqueton se fermer sur la boucle et immédiatement après, tu me cambrais en tirant sur la lanière.

Tu ne m'as pas ligotée, tu m'as seulement intimé de rester tranquille. Et tu as commencé à frapper. Au début, les coups m'ont piqué la peau, exacerbé mon désir, ouvert mon sexe. Très vite, ils m'ont fait mal. J'ai commencé à crier. Quand je suis arrivée à ce que je croyais être la limite du supportable, tu as cessé. Le gode m'a pénétré sans peine. En saisissant la laisse en arrière, tu m'as obligée à m'asseoir sur l'objet. Il me dilatait. A ton tour, tu t'es déshabillé. Je te regardais, empalée.

Tu m'as penchée vers l'avant, pour me remettre à quatre pattes. A genoux, à côté de moi, tu agrippais une poignée de cheveux et j'engloutis ton sexe. Un instant, tu as imprimé le mouvement que tu voulais, puis, me sachant docile, tu pris le gode d'une main et la laisse de l'autre.

Je te suçais du mieux que je pouvais, mais tu me fouettais réellement cette fois. Les hurlements mourraient au fond de ma gorge, étouffés par ta verge. Tu me laminais avec le gode, violemment, mon vagin me brûlait, la douleur s'amplifiait.

Quand tu as jouis, je n'ai pas pu tout avaler. Je ne pouvais garder la bouche refermée autour de ton sexe, je criais, je hurlais vraiment. Le sperme a goutté de ma bouche, j'en avais jusque sur le front. Tu as cessé de flageller mon dos et mes fesses, et retiré le gode. Je me suis effondrée sur les draps. Je pleurais.

## *Colin-Maillard*

Je t'ouvre la portière.

- J'ai froid, dis-tu

- Tu auras moins froid dans la voiture.

Tu resserres le col du manteau en frissonnant. Tu hésites, ta gorge est bloquée. J'ai été très dur avec toi. Sur la route, je ne dis plus rien. Nous sortons de la ville, nous longeons les quais. Il fait presque nuit. Je t'ai dit que nous allions jouer ce soir. Tu t'es montrée docile, tu as essayé de chasser cette peur qui revient toujours de ne pas satisfaire mes exigences.

Nous avons roulé longtemps, dans une banlieue perdue. Je parque la voiture devant une grande maison cachée par les arbres. Dans la cour, d'autres voitures sont alignées, de la lumière, des éclats de voix, nous sommes sans doute les derniers. Je coupe le contact. Tu frissonnes, la peur dans les yeux. Il est vrai aussi que la soirée est fraîche et que tu ne portes pas grand chose sous ton manteau de cuir. Je n'ai pas à te rassurer, après tout, tu as accepté ce jeu.

Une femme vient nous ouvrir, la quarantaine, souriante, l'air de rien., elle nous embrasse, ravie que nous soyons venus, comme si nous nous connaissions de longue date, comme si c'était une soirée des plus banales, dans une famille bourgeoise. A l'intérieur, cette première impression se vérifie : une grande pièce, de nombreux invités, repartis sur plusieurs canapés, un mobilier choisi avec goût... mais quelques détails dénotent, comme des hommes torsés nus et des femmes sanglées dans de complexes assemblages de cuir, de soie, de lycra ou de dentelles .

Notre hôtesse nous débarrasse de nos manteaux. Tu n'as plus sur toi que les talons hauts et le fin treillage blanc garni de perle qui te sert de robe. Il laisse voir tes seins, les aréoles tendues par le froid et les lèvres de ton sexe à moitié rasé. Je sais parfaitement comme tu aimes t'exposer. J'avais prévu l'effet provoqué par la robe et par les regards.

Je te tiens par la main. On nous tend des verres d'apéritif, tu prend un Martini blanc.

Nous prenons place sur un canapé. Je fais les présentations. Les autres ne sont pas beaucoup plus habillés que toi ; tu ne peux détacher le regard d'une brune aux seins lourds. La femme te sourit. Elle porte une robe de cuir fendue, indécente. Je t'ai parlé d'un jeu. Notre hôtesse s'absente un moment et revient de l'étage avec un foulard blanc à la main. Elle me le donne.

Le maître de maison prend la parole. C'est un homme d'âge mûr, la barbiche grisonnante, qui parle de manière très posée, quasiment aristocratique. Il dit que maintenant que nous sommes tous réunis, le jeu va pouvoir commencer et il demande à la jeune femme aux cheveux rouges de venir au centre de la pièce. Tu es sur le point de protester, de demander quel divertissement cruel j'ai préparé. Mais tu comprends également qu'ici il ne saurait être question de l'attirail habituel, des marques du fouet, qu'il s'agit plutôt de prendre un maximum de plaisir, de s'offrir et d'abandonner son compagnon à l'appétit de l'autre. Tu me donnes ton verre puis, d'un pas hésitant, tu prends ta place, axe des regards convergents, source d'envie. Je viens me placer derrière toi, le tissu blanc passe devant tes yeux, je resserre le bandeau ; tu ne vois plus rien, n'entends plus que des tissus qui se froissent, des boucles de ceintures qui se défont. Un autre officiant, un homme jeune, le torse musclé, vient m'aider à te faire tourner. Tu es une vraie toupie, mon amour et tout autour de toi pendant tes tours nous abandonnons le superflu, toutes ces pièces de tissu qui pourraient faire obstacle à l'apaisement de nos désirs. Quand tu es complètement ivre, enfin, l'on te pousse vers un canapé.

Tu es à genoux, tâtonnante, tes mains rencontrent des cuisses, l'homme te guide jusqu'à sa queue, tu la saisis, en embrasse l'extrémité avant de la lécher puis de sucer avec force, de le faire bander.

Quand il est dur, il te propulse vers les coussins, soulève ta robe et plante son vit sans préparation. Tu gémis. Je regarde les autres couples, ils sont troublés, comme moi. Un autre homme s'approche. Cette fois, tu l'as senti, tu le prends dans ta bouche. Celui qui te baisait se retire. Tout en continuant de branler ton second partenaire, tu protestes, plus personne n'est dans ton sexe. Un autre se présente pour combler le manque et tout rentre dans l'ordre. Il est plus facile de te pénétrer, tu es déjà trempée. Nous nous sommes approchés, nous pouvons voir sa queue disparaître à intervalles réguliers dans ta chatte avide. Tu n'y tiens plus, tu cries. L'homme que tu suçais jouit alors sur tes seins. Une femme se penche sur toi et lèche le liquide répandu. Tu jouis.

On te soulève, tu retournes au centre, le vertige encore, un autre canapé. Des mains te parcourent ; les effleurements, les caresses te donnent la chair de poule. Un doigt s'insinue. On a saisi tes seins, les pointes sont irritées, tordues, brutalement, les mamelons sont tirés vers le bas, tu bascules, on relève ta robe sur tes reins, une langue prend la place du doigt, tu te déverses. La femme opulente que tu avais remarqué tout à l'heure est assise, face à toi, elle t'embrasse longuement, vos langues dansent comme des guêpes, j'ai du mal à déglutir, mon sexe est tendu, je me caresse, comme d'autres mâles à mes côtés. Elle te guide, tu palpés et dévorent ses seins. Ta langue dessine la courbe d'une aréole. Le nombril vient ensuite. Et tu te retrouves à quatre pattes devant elle, la bouche contre son sexe, deux doigts qui s'agitent dans son vagin. Tu nous offres la vue de ta vulve, tes fesses sont écartées par la position, elles se balancent en rythme. Un type sec et nerveux se glisse derrière toi. Tu t'offres à sa masse de chair roide, il te baise comme une brute, chaque coup vient claquer contre tes reins. La femme caresse tes cheveux pendant que tu sucés son clitoris, elle te dit des mots très doux, très gentils. L'homme prend ton cul. Tu t'arrêtes un instant, la tête qui tourne le corps qui s'ouvre, se déchire... tu reviens chatouiller les plis de la chatte entrouverte. Tu écartes les lèvres, pousse ta langue plus loin. La femme soupire, tu y es presque. L'autre te baise avec rage, claque tes fesses et tes cuisses. Il se retire avant d'éjaculer sur ton dos. Ta partenaire jouit à son tour. Des bras forts empoignent tes aisselles, deux hommes te portent jusqu'à un sexe tendu, on ouvre tes fesses, on t'empale, tu es béante, ton rectum accueille la verge comme une bénédiction, tu cries... un autre homme se plante devant toi, joue à frapper ta vulve de sa queue avant de te combler, ils te baisent bien à fond, comme des grandes bêtes de course, tu jouis comme une folle, sans plus te poser de questions, sans regrets. Nous ne te laisserons aucun répit.



Tu es de nouveau à genoux, au centre de la pièce, cinq hommes autour de toi. On saisit tes cheveux pour te forcer à lever la tête, un sexe se plante dans ta bouche. Tu passes de l'un à l'autre, nous branlant et nous suçant alternativement. Je n'ai qu'un regret : ne pas voir ton regard qui sombre dans le flou, indice indéniable de ton trouble. Quand arrive mon tour, tu t'attardes, tu lèches mon gland, mes couilles, tu prends ma verge en entier, elle vient buter au fond de ta gorge. Tu me fais jouir, je me répand sur tes joues en jets puissants. Tu dis : " C'est toi... " Le bandeau tombe, la partie est finie.

Avant que ce ne soit mon tour, tu me chuchotes : " Comment crois-tu que j'ai trouvé ? j'ai reconnu le goût de ta queue. "

Je ne vois plus rien, déjà, le monde tourbillonne.

## *L'Écorcheur*

Il ne la regarde pas. Immense et décharné, il la maintient contre le mur. Elle est plaquée contre la paroi, le souffle court, les membres écartés. Seule la pression de la main effilée, posée grande ouverte juste sous sa poitrine, l'immobilise ainsi. Elle prend appui sur une jambe repliée, ses mains grattent les aspérités de la cloison, mais elle ne parvient pas à bouger d'un iota, suspendue au dessus du sol. Il est formidablement fort, il la comprime à l'asphyxier, il attend qu'elle cesse de se débattre.

Elle est venue pour ça, alors elle se calme. Elle s'est rebellée, a cherché à tester la force de l'inconnu, pour être persuadée de sa virilité, croît-elle, mais peut-être a-t-elle aussi cédé à la panique, un moment. Il se tourne vers elle, enfin. Convaincue de sa propre impuissance, elle se raisonne. Elle s'est interrogée longtemps, auparavant, sur la conformité de ses fantasmes, mais sous les yeux, elle a la preuve qu'ils sont encore loin de la vérité. Humbles. Modestes. La verge est puissante, dressée, menaçante.

Elle s'apprête à l'accueillir. Il n'y aura pas de baisers fougueux, d'étreinte langoureuse, de caresses interminables. Elle est bien loin de ce qu'elle a rêvé consciemment, adolescente, et même plus tard. L'amant merveilleux, le musicien de ses sens, n'est pas un chevalier blanc, finalement.

Jamais un homme n'a réussi à la prendre si facilement. Il se cale face à elle, l'écrasant sur le mur, et la soulève au dessus de son sexe. Il la relâche, brusquement. Il la pénètre ainsi d'un coup. Elle retombe sur le pieu érigé et lâche un premier cri. Prise en étau, plantée sur la verge démesurée, elle ne touche toujours pas le sol.

La douleur est intense, inconnue. Elle imagine des crochets, insérés dans ses organes, de chaque côté de son ventre, attachés par des fils pendants hors d'elle, sur lesquels il tirerait par saccades. Elle l'inonde. Elle replie les jambes, rampe sur lui, s'écartèle.

D'abord immobile, il la laisse s'épingler plus profondément. Puis il bouge. Il la soulève, la porte sur son sexe. Chaque fois que ses reins remontent, il lui arrache un cri. Il sait ce qu'elle cherche. Et tout à l'heure les cris se transformeront en hurlements.

A chaque coup, son dos frotte contre le crépi et s'égratigne. A chaque fois, la peau se fendille. Et les ténèbres, la bile au fond d'elle la submergent. Elle sait, à cet instant, qu'elle a toujours été cette femme, qu'elle laissera quiconque lui donnera cet assouvissement la forcer. Elle peut, ici et maintenant, supporter la violence, les coups, la torture, pourvu qu'il n'arrête pas. Elle a toujours voulu d'un bourreau.

Il se penche sur elle et approche un sein de sa bouche. Elle le regarde s'approprier sa chair, la percer. Elle s'arrache la gorge à force de hurler. Elle demande grâce, se tord et se cambre, mais elle jouit.

La réalité lui échappe. Elle ne sait plus si elle est vivante, si elle se sent vivante. Au final, la voie pour exister, vivre vrai, faut-il la chercher dans l'alcool, la prostitution, le travail acharné ou le sexe destructeur ? Comment saura-t-elle si elle se trompe ?

Sa poitrine est maculée de sang. Elle en a perdu beaucoup, pense-t-elle. Elle gît sur le sol et il ne la relèvera pas. Il faut rentrer, maintenant.



## *Le Marin*

L'homme geint dans son sommeil et, brusquement, lui tourne le dos. Elle se cale contre l'oreiller, le regarde afin d'affiner son estimation. La lumière orange de la ville passe le filtre des volets clos. Elle rejette les draps, essuie son front, passe la main entre ses seins constellés de sueur. Elle a de la chance qu'il dorme ainsi malgré la chaleur.

Elle se lève en douceur, stationne un moment devant la glace de l'entrée. Blanche petite culotte de coton qui ne laisse pas ignorer l'arrondi de ses fesses, tee-shirt échancré que perce la pointe de ses seins menus, elle se trouve gamine et décidément séduisante. Elle enfle une jupe courte, des baskets à haut talons et sort sans bruit.

A l'extérieur, ce n'est plus l'atmosphère confinée de la petite boutique de souvenirs, le studio au-dessus qui leur tient, avec son mari, lieu de foyer, putain de cadre de vie, c'est le vent et l'odeur de la mer. C'est moite mais, au moins, ça respire. Il y a plein de jeunes mecs, peut-être des italiens, des gars qui gardent leurs lunettes noires, même en boîte de nuit, même au lit, qui la matent et qui la sifflent, qui lui disent, dans leur langue ou dans un français approximatif, combien ce serait bon de goûter leur bâton magique, leur bon bout. Comment savent-ils ce qu'elle a en tête ? à quoi ça se voit, une femme en chaleur ? Un autre soir peut-être... pense-t-elle mais là, là... elle a le vent en poupe, le vent qui la pousse vers le Calypso, le bar près des docks. Elle passe devant le casino, les lumières giclent et bafouillent, bleu, vert, rouge qui répondent à l'orangé des lampadaires qui bordent la plage. C'est par une nuit semblable à cette nuit qu'elle l'a rencontré.

Dans le bar, il y a des dockers et des marins, des gros bras qui commencent par boire bière sur bière avant de finir la nuit en boîte. Soudain, elle se sent très petite. Elle est déjà venue ici plus d'une fois avant de le rencontrer. Quelques fois, cela c'est bien terminé, à d'autres occasions, elle a eu un peu de mal à expliquer à son mari les quelques bleus qu'elle a récolté. Rien ne l'a empêché de revenir, de recommencer. Jamais elle n'a cessé de l'aimer. Il n'a simplement pas été capable de la retenir. Trop doux, presque efféminé, pas ce qu'il lui faut, en tout cas. Ce soir, tout de même, ce soir est différent des autres. L'homme de la mer revient. C'est pour ça qu'elle se sent si petite, que son cœur bat plus vite, qu'elle est si timide. Pour un peu, elle se dirait qu'elle va perdre son pucelage à nouveau.

Il est là. Il blague avec ses copains, des balèzes comme lui, qui s'envoient tournées après tournées. Elle sourit, lui fait signe. Oui, elle n'y croyait pas, elle n'y croyait plus, il a l'air d'être heureux de la voir, il sourit lui aussi. Vraiment, elle est bien petite quand elle se blottit contre ses pectoraux de culturiste. Il l'embrasse longuement avec douceur, la fouille bien avec sa langue, pour qu'elle couine. Tout à coup toute l'humidité ambiante, la mer douce chaude et salé, toute la chaleur poisseuse de cette fin d'été se donne rendez-vous dans sa culotte. Déjà fontaine, elle prend peur qu'on voit le liquide s'écouler le long de ses cuisses.

"Sortons..." dit-il. Et il prend congé de ses camarades. Dès qu'ils sont sortis, il se fait pressant : "viens, dit-il, trouvons un hôtel, allons n'importe où, je veux te baiser, rien d'autre ne compte. Trois mois, trois putain de mois en mer à me branler en pensant à ta petite chatte". Elle aussi elle a pensé à lui, elle aussi elle a imaginé être dans ses bras. Elle s'est donné du plaisir des après-midi entières, un oreiller entre les jambes. Et maintenant, ils vont faire l'amour. Le monde entier peut disparaître.

Mais, saison touristique oblige, plus un hôtel n'est libre et il est hors de question de retourner au bateau, le capitaine regarderait le marin d'un sale œil, déjà qu'il cherche l'occasion de le virer, à cause de son goût pour la castagne. Il y a des petites baraques, près du port de pêche, certaines sont abandonnées, personne ne va par là à cette heure. Dès qu'ils en ont trouvé une, elle se poste à genoux, à ses pieds, il descend sa braguette, lui présente son sexe, il bande déjà, il est si beau, son marin. Elle embrasse le nœud, lèche le vit et trouve vite la mécanique pour en faire une barre

d'acier. Il saisit ses cheveux et elle plonge en apnée. Elle ne se retient plus, elle doit goutter sur le sol de la cabane, comme elle lui a manqué sa merveilleuse queue, ce puissant pénis qui sait si bien se dresser, jouir en elle et la faire jouir.

Il décide qu'elle l'a assez sucé. Même debout, il la domine, comme une statue. La verge bat le rythme cardiaque de ce géant contre son ventre de femme fragile, les grandes mains se glissent sous le tee-shirt, rudes contre la douceur de ses seins dont il fait dresser les pointes par ses lèvres. Quand il se penche, qu'il en gobe un, le prend en entier dans sa bouche, elle crie. Il se baisse, soulève ses jupes et retire sa culotte. Elle se tient devant lui offerte, les jambes écartées. Il saisit ses fesses et la décolle du sol comme une plume. Elle s'envole, passe ses bras autour de son cou. Elle est si bien. Le nœud du marin bute contre la fente. Elle le supplie : "oui, oui, mon amant, je t'en prie". Il la pénètre doucement, peu à peu prend ses marques, se cale ; il ne laisse pas le moindre espace libre. C'est ce qu'elle préfère : ils s'emboîtent parfaitement. Elle sait qu'il a tout son temps, qu'il apprécie d'être en elle. On ne peut pas gâcher une attente de trois mois en quelques coups de reins. Quand enfin son vit atteint le fond de la matrice, elle pousse un long soupir orgueilleux. Baisée, empalée, elle s'est rêvée ainsi. Il accélère, elle l'imagine dans les soutes du navire, son corps luisant de sueur, les bras couverts de mazout, donnant sa force aux machines comme il la lui donne. Un voile blanc recouvre tout, va et vient de sa chatte à sa tête, sa colonne vertébrale est un train de montagne qui tombe dans le précipice. Tout explose.

Quand il la repose, tremblante, elle peut à peine tenir debout. Il la fait pivoter, la plaque contre le mur. De nouveau il est en elle, plus dur, plus rude. C'est un taureau furieux qui la couvre, elle est sa petite génisse, son animal. "Je vais t'enculer" chuchote-t-il. Un instant, elle panique, mais cela aussi elle l'accepte, venant de lui. Elle lui offre son étroitesse. Déjà, le gland de l'homme fraye l'accès de ses reins. Elle se cabre de douleur mais aime le sentir dans son cul. Maintenant, elle lui appartient pleinement, corps et âme, chaque parcelle de son corps porte sa marque. D'une main, il la contraint à creuser son dos. Il s'est englouti tout entier, elle ne l'a jamais senti aussi fort, avec une telle intensité.

Une dernière secousse, un râle. C'est fini.

En quelques secondes, il l'embrasse, lui dit "même heure, demain ?" et s'enfuit.

Sa culotte traîne par terre, elle est souillée, doit puer le poisson. Elle décide de la laisser là, après tout, si un pervers s'en amuse...

Elle chancelle un peu dans la rue, elle ne veut pas passer par le bord de mer. Elle s'engage dans le dédale des petites ruelles qui la conduira derrière la boutique. Loin des bruits de la plage, entre les murs sombres et désert, elle marche insouciant, rêveuse. Comme il l'a bien baisé son beau marin ! Elle le sent encore en elle, avec l'envie de le garder longtemps. Et demain, ils recommenceront, peut-être la léchera-t-il comme l'autre fois. Sa langue est si douce...

Une silhouette devant elle la ramène sur terre. Elle ne se sent pas la force de fuir.

L'homme parle : "bonsoir ma chérie". Lui. Son homme, l'officiel. Il l'a suivi. Elle tremble, elle n'a pas la moindre idée de ses réactions. Va-t-il la battre ? la tuer ? a-t-il peur du scandale ? il s'approche, passe derrière elle, souffle dans son cou. Elle frissonne. Une main contre sa fesse, un doigt la fouille, remonte. Il renifle avant de reprendre à voix basse : "si je ne m'abuse, ma femme a mouillé pour un autre".

Une boule d'angoisse bloque les mots dans sa gorge.

Il la regarde et dit : "il est beau et fort, il me plaît. Je me suis branlé tout le temps que vous baisiez et, quand il t'a sodomisé, j'ai joui. J'espère que tu me donneras d'autres nuits comme celle-ci..." Il effleure ses lèvres. Sans une parole de plus, ils rentrent chez eux.

## *Soledad*

Mon prénom signifie "Solitude". Jamais dans ma vie je ne l'avais aussi bien porté. Je dois déjà avoir complété une longue liste de disparus, comme il y en tant en Amérique du Sud, et même les organisations humanitaires soutenues par l'armée ne me retrouveront jamais.

Mes bras, tirés en croix, ne me font plus mal depuis longtemps. Simple spectatrice de la destruction de mon corps, les os moulus, j'envisage le gourdin qui s'abat sur mon épaule avec une parfaite indifférence. Le craquement qui s'ensuit ne me fait même pas frémir.

Ils sont deux, ils ne sont ni beaux ni forts, ils ont la puissance des hommes armés, rien de plus. Lorsqu'ils ont commencé, j'ai joué crânement une dernière carte. "Vous savez, j'ai toujours rêvé de ceci. Enchaînée, à la merci d'hommes qui abuseraient de moi, encore et encore". Espérais-je vraiment que mon sérieux et mon air de défi les tromperaient ? L'un d'eux a sourit, s'est penché vers moi : "Non seulement tu mens, mais même si c'était vrai, tu finirais par demander grâce. Nous en avons déjà eu des comme ça."

Non seulement il avait raison, bien entendu, mais en plus ils ne m'ont pas violée. Pas tout de suite. C'est maintenant qu'une longue entaille longe mon flanc, que mes seins, dont le bout est brûlé, sont méconnaissables, que, désarticulée, je ne pourrais même pas tenir debout, qu'ils se couchent sur moi.

L'un s'introduit dans ma bouche, l'autre dans mon anus. J'ai perdu quelques dents, le sang poisse son sexe. Avec ferveur, j'espère que les éclats encore plantés dans mes gencives le blesseront. Plus rien n'est insoutenable, pas même quand le gourdin emplit l'orifice resté libre. Mon vagin se distend, la peau se fendille, plus aucun son ne sort de ma bouche, alors que j'ai tant hurlé auparavant, quand il l'a fouillé de son canif.

Je ne ressemble à rien. Ma peau est bleue de froid et d'ecchymoses, mes lèvres sont craquelées, mes cheveux raréfiés, arrachés par touffes, les plaies sont infectées, je suis là depuis des jours. Et pourtant ils jouissent. Ils se répandent sur mon visage et dans mes reins. Ils grognent de plaisir, lèchent mes mamelons calcinés.

Ils ne se rajustent pas, s'excitent à nouveau, se frottent contre mes cuisses. Je comprends qu'avant l'irréparable, ils ne pouvaient pas le faire. Je ne vais pas attendre qu'ils recommencent, j'en ai assez vu. J'étais restée prostrée dans un coin de la pièce, au-dessus de mon corps démolé. Je recule, traverse les murs, m'élance dans l'inconnu.

## *Chienne*

Tu es au cachot depuis deux jours. C'est un lieu obscur dont le sol est vêtu de paille. Tu as droit à un bol d'eau, une écuelle et un carré de jute pour la nuit. Sur le mur, près de toi, un fort anneau de métal noir d'où pend la chaîne qui te retient ici. A ton cou, un gros collier de cuir que j'ai fermé d'un cadenas. Tu n'as pas d'autre parure. Je ne suis venu te rendre visite que pour emplir ta gamelle de brouet. Tu as bu et mangé à quatre pattes sans que j'ai à te le demander. A aucun moment tu n'as osé m'adresser la parole mais je lisais dans tes yeux la peur et l'attente. Tu n'avais même pas le droit de te masturber et je sais combien cette épreuve est pénible pour toi.

Le soir est venu. Tu entends des rires et des voix à l'étage.

Et je suis là, près de toi. Je remplace la chaîne par une laisse en métal. Tu me suis, docile, dans la petite pièce à côté du cachot, celle que tu appelles "salle de torture" avec un rien de dérision. Il est vrai qu'on y trouve un grand chevalet de bois en forme de X, des fouets, martinets, pinces... Je te présente des talons-hauts que tu enfiles aussitôt. Je te demande de placer tes bras devant toi et referme des bracelets sur tes poignets. Je clos ta bouche d'un bâillon de caoutchouc. Tu prends l'escalier à ma suite. J'ai toujours la laisse à la main.

Dans le salon, tu ne peux distinguer que de sombres silhouettes réparties entre le canapé et les fauteuils.

Je te pousse dans la lumière. Tu prends la pose docile que je t'ai apprise, les mains en avant un peu écartées de ton sexe, les paupières baissées. Tes cheveux rouges couvrent à moitié ton visage.

Ton Maître dit :

- Je vous présente ma soumise, son nom est RED.

Quelques soupirs, ces hommes t'admirent ; cette nudité cruelle nous échauffe tous mais c'est à moi que tu appartiens. Il y a de l'envie dans leur souffle. Je te demande de lever les mains au dessus de ta tête pour leur laisser voir ta vulve à moitié rasé. Tu les discernes mieux maintenant, il y a quatre hommes dans la pièce. Je te pousse vers la cheminée, le visage tourné vers les flammes. Les bracelets viennent se fixer à deux crochets placés à chaque extrémité du linteau. Une bûche finit de se consumer dans l'âtre, la chaleur est supportable mais elle couvrira tes joues et tes seins de séduisante couleur. Le blanc des articulations me fait comprendre l'état de crispation qui te tend comme une corde.

J'ordonne :

- Cambre-toi !

Tu nous offres le ravissant spectacle de tes fesses rondes. Tes jambes sont légèrement entrouvertes si bien qu'elles laissent voir à l'extrême de la ligne intérieure des cuisses le pli de ta chatte carmin. Ton émoi en une goutte malicieuse brille sur fond rouge de braise. Mais c'est un autre détail qui attire l'attention d'un des hommes à la chute de tes reins :

- Vous l'avez fait marquer à vos initiales.

- J'ai appliqué le fer moi-même, dis-je avec fierté. Avant de vous l'offrir, j'ai tenu à vous montrer combien elle est docile et prête à endurer les caprices de son Maître.

Je prends la cravache à côté de la cheminée. Au premier coup, violent, en travers de ton dos, je regrette presque la présence du bâillon. Cette fois, tu ne m'honoreras pas de tes cris. Tu sais que tu

dois conserver la position, quoi qu'il en coûte. Les coups sont portés des épaules au bas des cuisses. Les stries doivent rester parallèles, je ne tiens pas à te laisser des marques ce soir. Tu trembles, ton dos est couvert de sueur, le moindre contact sur la chair à vif sera un supplice. De grosses larmes se sont répandues de tes joues et sur le bâillon que j'arrache. Tu reprends ton souffle pendant la libération de tes mains. Je t'ai laissé le collier et les chaussures.

- Elle est à vous, dis-je en t'approchant d'eux.

Le premier homme te fait mettre à genoux. Sa verge est tendue. Il saisit tes cheveux, ta bouche l'engloutit. Il imprime le mouvement de la main. Tu le sucres docilement, les yeux mi-clos. Le frémissement du désir n'a pas cessé de t'agiter. Tu tentes de l'amadouer de ta langue, tu chatouilles le méat mais l'irruption ne peut attendre, il veut jouir vite et se répand sur ton visage en large traînées blanches. Je te donne un mouchoir en papier. Il a souillé tes cheveux et je prends plaisir à les voir collés par le sperme et la sueur mêlés.

Le deuxième homme te fait coucher sur le dos. Tu serres les dents mais ne dit rien. Il n'a aucun mal à te pénétrer, tu étais prête depuis longtemps. J'ai compris son jeu, il sait comment te faire frémir, comment accorder ton sexe à ses envies et t'amener en roulant des hanches jusqu'au cri, à l'extrême violence de l'orgasme. Tu as attendu longtemps, le plaisir te submerge.

Il ne jouit pas, il se retire, te laisse pantelante et apaisée, le ventre et les seins frémissants. Aux sanglots ont succédé les spasmes.



Le troisième est déjà là. Pour lui, tu dois présenter ton dos. Après quelques coups de reins, sa queue longe ta fente pour buter contre ton anus. Il force un peu mais son sexe est lubrifié. Tu es une fontaine, la source de mon plaisir et il n'est que mon instrument. Tu pousses un cri, graduellement sa chair t'ouvre et t'envahit. Tu es chienne, totalement, dans la brûlure de tes reins. Il râle sa jouissance et la répand en toi.

Ton tourment n'est pas fini, un autre va venir encore te baiser. Quand ce sera fini, ton corps portera l'empreinte de cette nuit, la peau cuisante, les jambes en coton te rappelleront ta condition, mon esclave, ma princesse de feu... Tu le sucres et quand il est bien raide, tu places toi-même sa verge entre tes cuisses. Tu veux le faire jouir... tu exerces aussi ton pouvoir mais il désire autre chose. Il demande que l'un d'entre nous vienne l'enculer. Le deuxième invité, celui qui n'a pas jouit, accepte cet office. Il prend place derrière vous. Il y a dans tes yeux un éclat que j'ai déjà vu au plus fort du délire sexuel. Tu

as toujours aimé te faire prendre par deux hommes à la fois mais ce n'est jamais arrivé de cette manière là. La sodomie imprime un rythme nouveau à ton partenaire. Je suis sûr qu'il est au plus profond de toi, fouilleur de jouissance comme un chercheur d'or. Et je me sens alchimiste.

L'orgasme vous brise tous les trois à peu de temps d'intervalle.

Que dire du reste de la nuit ? Tu vas de chambre en chambre te livrer à eux, ma docile complice. Dans le salon, je me satisfais d'un cigare et d'un cognac. Parfois, j'entends des coups de fouet ou de mains, des cris entre souffrance et volupté.

Quand les hommes sont partis, que le désordre est lointain, je viens près de toi. Je cherche les mots qui consolent. Ils ne servent à rien me disent tes yeux ivres. Tu devras consigner tout ce qu'ils t'on fait par écrit, mais cela peut attendre.

Je te fais l'amour en toute simplicité.

Tu n'auras pas de mal à t'endormir après, je crois.

## *La Soufrière*

Je me suis fondu dans ta lumière, j'ai avalé un feu qui me dépasse. Comment ai-je pu prendre un corps aussi parfait, une beauté aussi absolue ? C'est une sorte de profanation. J'enlace tes jambes immenses, j'embrasse le creux de tes genoux, je m'incline à tes pieds. Ma déesse, je baise ta peau d'or pur, les monts rayonnants de ta féminité. Je verse des larmes reconnaissantes sur tes yeux ambrés. Ton souffle destructeur s'est tu pour moi, les vapeurs de tes cheveux épars, méthane mortel, ont regagné les limbes.

Tu m'as accueilli avec un cri de joie, la puissance de tes hanches bandée pour mon plaisir. J'ai éprouvé la souplesse de chacun de tes membres et ton corps, flexible, s'est arqué pour m'emporter au fond de tes entrailles.

Je me suis senti aspiré en toi, faire partie de ton esprit, Dieu à mon tour un instant d'éternité. J'ai pénétré la forge de ton ventre, martelé tes reins comme s'ils étaient l'enclume. J'ai saisi tes seins comme des fruits souverains, j'ai cru boire à leur source une boisson divine.

Un crépitement électrique, des étincelles bleues, brutalement, ont parcouru ta peau. J'ai su que tu avais joui. Avec lenteur et dévotion, tendu à faire mal, j'ai laissé en toi, ma Femme, l'écho de ma jouissance.

Au plus fort de mon plaisir, je l'ai vu. Serpent de métal doré, animal éternellement sauvage, il regagnait en sinuant ta toison incroyable.

## *Retour de Flammes*

Mon amant, ma vie, tu es à mes pieds.

Je t'ai bandé les yeux. Les bras tirés en arrière, à genoux devant moi, tu trembles d'inconfort et de froid. Je t'ordonne d'écarter, un peu plus, les jambes sur le carrelage, tu obéis sans un mot. Je ne t'ai pas bâillonné, pour t'entendre gémir, ton silence me déplaît. Jamais je n'ai autant voulu t'entendre crier. Je te désire déjà tellement, je te dévore des yeux, rongée jusqu'au cœur par l'envie de te faire mal.

Je pose ma main sur ta nuque, te fais plier. Ton souffle devient rauque, ta respiration se saccade.

Le fouet.

Je caresse les lanières. Je n'y arriverai pas. Je suis tendue, les muscles noués. Je vais renoncer. Tu attends. Ta confiance est bouleversante, je crève d'impuissance. Les serpents de velours glissent sur ta peau... Tu as une peau magnifique, poudrée, infiniment douce, une peau de femme, un sexe d'homme. Lever le bras. J'abats le coup sur tes épaules, le claquement résonne, couvre ton cri de surprise, mon sexe s'ouvre.

C'est facile.

Excitant.

Je compte presque les secondes, frappe ton dos. Tu gémis. Mon sexe s'inonde.

J'espace les coups. Le fouet tombe sur tes reins, tes fesses, tes cuisses, des marques rouges strient ton corps ployé. Une pluie de feu réduit en cendres le dernier barrage, je cède. Tes cris appellent le choc suivant, je me vide un peu plus chaque fois que je percute ta chair.

Mon sexe dégoutte, mes cuisses ruissellent, je fixe ta verge érigée, le sang me bloque la gorge.

Tu réclames mon pardon, je m'y refuse, frappe encore. Tu es presque à terre, couché sous la volée, tu me demandes de cesser. Ta poitrine rougit à son tour. Tu me supplies enfin, recroquevillé sur le sol, j'arrête. Ma peau luit de sueur, j'ai besoin de reprendre mon souffle, mes jambes vont me lâcher.

Je vais en terminer. Redresse-toi. Encore.

Je prends tes mamelons, les tords, et place les pinces. Au bout, la douleur est plus vive. Les gémissements viennent de ta gorge, rauques, continus, je saisis ton sexe, le caresse. Je fais durer, je vais lentement. Ne pas te faire jouir, t'emmener au bord, te montrer le vide, et reculer, doucement...

Tu frémis lorsque j'enlève les pinces, cligne les yeux quand le bandeau tombe. Je m'assied devant toi, mon sexe détrempe à hauteur de ta bouche. Devant tes yeux, le gode noir, souple. Je t'ordonne de le sucer. Tu hésites, me regarde. Je suis déterminée, sans appel. Je n'ai pas besoin d'insister, il s'enfonce dans ta bouche. Je te laisse faire jusqu'à ce que tu manques de souffle. J'avance sur mon siège, pose le gland de latex sur les lèvres et introduit l'instrument en moi, réprimant un soupir d'extase. J'empoigne tes cheveux et pose ta bouche sur mon sexe. Tu lèches. Je fais aller et venir la verge de plastique, tu têtes et aspiras ma chaleur immergée.

Je t'emprisonne entre mes cuisses, serre à t'étouffer. Le sexe souple au plus profond de moi, ta bouche qui suce le sommet de ma fente, je jouis en râlant, mais j'en veux plus.

J'accroche aux bracelets qui retiennent tes bras dans ton dos une chaîne fixée au sol. Elle ne te permet pas de te relever, juste assez longue pour te maintenir à genoux, elle te plie même en arrière. A la base de la pliure des genoux, je règle les arceaux de fer qui vont maintenir tes jambes au sol. Solidement ancrés, ils ne te permettent aucun mouvement. Seules tes épaules sont encore un peu mobiles.

Tu grelottes de douleur et de désir inassouvi. Je m'absente.

Je reste longtemps, presque paniquée, devant le tiroir ouvert. Lorsque je te rejoins, tu as débandé. Mais, te voyant nu au milieu de la pièce, la tête basculée vers le plafond, je me résout à aller jusqu'au bout. Je me poste derrière toi.

Le bâillon ferme ta bouche par une large bande de cuir. Elle maintient entre tes dents une boule qui bloquera tes cris. Tu le mordras de toute tes forces, je le sais. Tu recommences déjà à durcir.

Je reste derrière toi, fléchie pour être à ta hauteur, je frotte mon sexe contre ton dos. Ma main lubrifiée vient saisir ta verge. Je commence par te caresser doucement, puis je serre un peu, accélère le mouvement. Tu me regardes, reconnaissant, je fixe ton sexe.

Avant ton orgasme, je ralentis, pivote devant toi et insère ton membre érigé en moi, comme tout à l'heure avec le sexe de latex, je sens que je vais jouir rapidement. Il faut que je fasse vite. Toi aussi tu es au bord.

Alors j'entaille la chair.

Tu sursoutes, surpris. Je me penche en arrière pour me voir œuvrer. Je sais que la tension, dans cette position, t'est vite douloureuse. J'ai placé le couteau sous ton sexe, je le fais glisser contre un testicule. La plaie est tout de suite profonde, tu commences à t'agiter. Mes jambes ensèrent ton bassin et je coupe de plus en plus vite.

Un voile rouge devant les yeux, ma rage finit de la détacher de toi. Je n'imagine pas un instant la douleur que je vois brouiller tes yeux. Je prend tout, tu convulses. J'insère en moi tes organes encore chauds.

Pendant que mon vagin se contracte comme jamais, je regarde le sang qui poisse mes jambes, le sol, je sens s'échapper ton dernier souffle.